

Racistes malgré nous ?

Comprendre et agir contre le racisme structurel

SOMMAIRE

- 3. Comprendre les mots de l'antiracisme
- 6. Rencontre avec Lisette Lombé
- 11. Législation anti-discrimination
- 13. Interview : Ariane Estenne
- 16. Dépasser ce passé qui gèle nos rapports aux autres
- 19. Lectures



Se débarrasser (enfin) du colonialisme

RACISTE MALGRÉ MOI !



Même si la plupart des pays colonisés ont acquis leur indépendance politique, la colonisation entamée au 15^e siècle par les pays européens a marqué au fer rouge les relations entre les peuples et les continents. En effet, encore aujourd'hui, la colonisation des mentalités, des discours, de l'espace public se perpétue à cause d'un racisme structurel qui imprègne tous les domaines de la vie en société. Il influence également les paroles et les actes de tout un chacun au quotidien, y compris les nôtres.

Les récents événements racistes aux Etats-Unis ont provoqué de nombreuses réactions et manifestations un peu partout dans le monde. Ils ont réveillé la prise de conscience de la perpétuation de cette domination et du « privilège d'être blanc ». Dans ce contexte, de nouveaux mots ont fait leur apparition dans le langage de celles et ceux qui luttent contre le racisme systémique. Dans son article, Guillaume Lohest nous aide à comprendre leur origine et leur signification ; un premier pas vers une décolonisation des esprits.

A la fois poète, militante féministe et antiraciste, Lisette Lombé se définit comme une « artiste ». Elle anime de nombreux ateliers dans le milieu artistique et de l'éducation permanente et, comme elle l'explique dans l'entretien qu'elle nous a accordé, elle fait de la poésie un acte de résistance face à toutes les formes de dominations, en particulier le racisme.

Ce numéro de Contrastes s'inscrit dans le cadre de la campagne sur le racisme structurel entamée cet automne par le MOC. Ariane Estenne, sa présidente, explique pourquoi le combat antiraciste est au cœur des priorités du MOC et comment il doit se concrétiser dans tous les domaines de la société (emploi, logement, médias, santé...), y compris au sein de ses organisations. Chacune d'elles est invitée à réfléchir et agir pour lutter contre ce fléau du racisme structurel, souvent inconscient, qui stigmatise et discrimine une partie importante de la population.

Aux Equipes Populaires, comme l'explique Laurence Delperdange en page 16, nous affichons de différentes manières que nous sommes du côté de ceux qui subissent des discriminations récurrentes, de tous ceux qui, en raison de leur pays d'origine sont stigmatisés, niés, insultés parfois. Nous pourrions donc avoir le sentiment d'en faire assez. Pourtant cela ne suffit pas. Nous devons nous interroger sur ce qui fonde et perpétue les pratiques discriminantes qui, sans que nous en ayons conscience, nous mettent dans une position privilégiée qui nous protège de bien des humiliations, des généralisations, des stigmatisations qui blessent. L'éducation permanente a un rôle essentiel dans la lutte contre le racisme structurel ; en déconstruisant la pensée, en rencontrant l'autre dans nos activités et sur nos lieux de travail pour lutter contre les préjugés, en soutenant les revendications politiques des personnes racisées qui subissent la violence structurelle et institutionnelle au quotidien, sans que nous en ayons vraiment conscience.

Monique Van Dieren

Equipe de rédaction :

*Claudia Benedetto, Françoise Caudron,
Laurence Delperdange, Guillaume Lohest,
Monique Van Dieren*

Rédactrice en chef : *Monique Van Dieren*

Mise en page : *Hassan Govhian*

Editeur responsable :

Guillaume Lohest, 8, rue du Lombard

5000 - Namur - Tél : 081/73.40.86

secretariat@equipespopulaires.be

Prix au n° : 4 €

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilère) :
Versez 20 € au compte BE46 7865 7139 3436
des Equipes populaires, avec la mention :
"Abonnement à Contrastes" + votre nom

LES MOTS DE L'ANTIRACISME : ET SI ON ESSAYAIT DE LES COMPRENDRE AVANT DE RÉAGIR ?

Cet article présente, aussi clairement que possible, quelques mots utilisés aujourd'hui par ceux qui luttent de façon active contre le racisme systémique dans nos sociétés. Quelques réactions typiques seront aussi interrogées. Pourquoi ces mots nous perturbent-ils ? Pourquoi sont-ils parfois aussi catégoriquement rejetés ? Commençons par tenter de les comprendre.



Code Rood-Flickr

« Personne racisée », « mouvement Woke », pensée « décoloniale », « privilège blanc »... Peut-être avez-vous été surpris en entendant ces mots pour la première fois, lors des derniers mois. Peut-être avez-vous même été heurté ? Perturbé ? Choqué ? Pour de nombreuses personnes sensibles au racisme et parfois engagées de bonne foi depuis longtemps contre ce phénomène, ces mots nouveaux dans le débat public sont malvenus. Ils dérangent, car ils obligent à penser le racisme autrement. Nous les rejetons, parfois avant même d'en avoir compris la signification. Peut-être est-ce parce que nous pressentons qu'ils disent quelque chose que nous craignons ou refusons d'entendre ?

Aux Equipes Populaires, nous sommes depuis longtemps sensibles aux mots. Il y a cinq ans, avec notre *Dicomenteur*, nous avons contribué à dénoncer les expressions creuses et trompeuses du discours néolibéral et la langue de bois des politiciens, qui ont pour effet d'endor-

mir notre conscience politique. Or voici que nous sommes confrontés à des mots qui secouent, à des mots qui éveillent, précisément, notre esprit critique. La première chose à faire, quelle que soit la réaction émotionnelle qu'ils provoquent, est de leur prêter attention et d'essayer de les comprendre.

Le but de ces paragraphes n'est pas de se faire juge de ce lexique militant - bien au contraire ! - mais d'écouter les mots qui viennent des luttes de terrain et des premières personnes concernées. D'où nous vient ce réflexe de vouloir s'ériger en juges, d'ailleurs ?

Comme le disait Mireille-Tsheusi Robert lors de la récente journée d'étude du CIEP sur le racisme structurel, les personnes qui luttent sont d'abord des personnes qui souffrent. Elles ont le droit de se tromper. Alors pourquoi refuser les mots qui dérangent ? S'ils s'avéraient ne pas être pertinents, disait-elle malicieusement, ils disparaîtraient d'eux-mêmes. ▶

► Personne racisée

On parle de personne « racisée » pour souligner le fait que la race n'est pas un phénomène biologique ni une donnée naturelle, mais une catégorie qui découle d'un processus social de racisation. Autrement dit, les personnes subissent leur assignation à une race, c'est de l'extérieur qu'elles reçoivent cette étiquette. Utiliser l'adjectif « racisé », c'est mettre cela en lumière. C'est mettre le doigt juste là où cela fait mal, ce qui explique sans doute que beaucoup soient dérangés par ce terme.

L'autrice et militante Rokhaya Diallo insiste : « *Quand on parle de personne racisée, il ne s'agit pas d'un état ou d'un statut, mais d'un processus. (...) C'est la société qui racise. On n'est pas racisé(e) de naissance. Être racisé(e), c'est précisément avoir une condition raciale spécifique dans un contexte géographique donné¹.* »

En tant que personne non racisée, on aime - et c'est facile pour nous - se situer du côté de l'universel, de l'humanité, ne pas « tout ramener à ça ». On entend d'ailleurs souvent cette critique : « c'est un mot qui divise encore plus ». Mais n'est-ce pas, surtout, un mot qui décrit une réalité sociale que nous aimerions zapper par l'abstraction du langage ? En rejetant le mot, est-ce qu'on efface le réel, ou bien est-ce qu'on fait preuve de déni ?

Racisme structurel : systémique et institutionnel

Les réactions typiques d'irritation par rapport à ce vocabulaire militant sont sans doute dues à une conception superficielle du racisme dans les sociétés occidentales. Le racisme est souvent compris comme un phénomène individuel et moral : il y aurait les méchants racistes, coupables d'injures et de discriminations, et les citoyens ouverts - parmi lesquels nous nous rangeons volontiers. Sans nier que cette dimension individuelle existe, elle n'est cependant que la partie émergée de l'iceberg. Pourtant, le racisme « *est également un phénomène systémique, c'est-à-dire qu'il ne peut être réduit aux seules interactions individuelles. En effet, le racisme fait également partie des institutions et de la socialisation. On parle alors de racisme systémique quand plusieurs dimensions du racisme (historique, structurelle et individuelle) coexistent et se renforcent mutuellement. Cette forme de racisme a pour effet de perpétuer les inégalités vécues par les personnes racisées notamment en matière d'accès au logement et aux services publics².* »

Même si des lois existent, le racisme est plus profondément inscrit dans les structures de fonctionnement des groupes sociaux et des institutions, au point que l'accès à l'emploi, aux postes à responsabilité, aux médias, reste en grande partie bloqué pour les personnes racisées. Et une différence de traitement, de regard, est aussi palpable pour elles au quotidien, dans les interactions sociales, dans l'humour, etc.

C'est ce que rappelle Angela Davis : « *Le racisme est beaucoup plus que des attitudes individuelles. L'adjectif raciste était utilisé, et continue d'être utilisé, pour décrire des individus, des personnes individuelles. Le racisme n'est pas seulement ancré dans les attitudes. Le racisme est structurel, il est systémique. Il est institutionnel. Et les meurtres, par la police, de George Floyd, Breonna Taylor, Richard Brooks, et le meurtre, par des milices racistes, d'Ahmaud Arbery, ont été le réveil, je crois, quant au racisme structurel³.* »

Privilège blanc

Le concept de privilège blanc a été développé par la chercheuse américaine Peggy McIntosh à partir de 1988. Le privilège blanc, ce sont tous les « avantages invisibles, mais systématiques dont bénéficient les personnes perçues comme blanches, uniquement parce qu'elles sont blanches. » Ces avantages sont « *invisibles pour les personnes qui en bénéficient. Bénéficier du privilège blanc ne signifie pas qu'une personne n'ait pas eu à traverser des épreuves difficiles ou n'ait pas eu des désavantages dus à une partie de son identité (ex. son genre, sa classe sociale, son orientation sexuelle, etc.). Cela signifie simplement que la couleur de sa peau ou son ethnicité n'ont jamais été un obstacle à sa réussite et son bien-être⁴.* »

Personne ne se définit spontanément comme un privilégié. C'est pourtant l'intérêt de cette notion : de nous faire prendre conscience de toutes les situations où, en tant que personnes blanches, sans même qu'on le remarque consciemment, nous sommes privilégiés d'emblée. Par exemple, le fait de ne jamais subir de contrôle d'identité par la police, ou de ne jamais être particulièrement fouillé à l'entrée d'un bar ou dans une gare. En tant que personnes blanches, nous nous sentons bienvenues et « normales » dans la plupart des situations de la vie quotidienne, sociale et institutionnelle.

Vous avez envie de dire « non, ce n'est pas vrai » ? Attendez.

Intersectionnalité

Faites une expérience. Pensez à un aspect de votre identité pour lequel vous vous sentez moins « normal » ou « conforme ». Pensez à ce que vous ressentez quand, même sans malveillance, vous pouvez sentir cette petite différence dans le regard des gens. Parfois même avant leur regard, vous ressentez comme une gêne, un décalage. Vous comprenez ? Car il n'y a évidemment pas que les personnes racisées qui peuvent connaître ce sentiment d'écart par rapport à la norme et subir des discriminations. Il y a aussi, entre autres, les personnes analphabètes, les femmes, les personnes âgées, les personnes homosexuelles, les plus pauvres, les personnes porteuses de handicaps... Les dominations sont multiples dans la société, et souvent elles se croisent. On peut par exemple être racisée, femme et pauvre : on se trouve alors au croisement de multiples dominations. C'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité.

Décolonial

Avez-vous déjà entendu cet adjectif : décolonial ? Qu'est-ce que cela veut bien pouvoir dire ? Eh bien, que même si officiellement nos pays n'ont plus de colonies, nous n'en demeurons pas moins héritiers d'un mode de pensée colonial. Nous n'administrons plus de colonies géographiques, mais nous pensons encore le monde « comme si notre position était centrale, rationnelle et universelle ».

Il y a, en quelque sorte, une seconde décolonisation à mener, celle de nos esprits. « *La décolonisation désigne le processus par lequel un pays ou une région colonisée (re)devient indépendant. Mais selon une seconde acceptation, la décolonisation concerne la décolonisation des mentalités, des discours, des savoirs, de l'espace public, etc. En effet, les systèmes de pensées ayant justifié la colonisation ont tendance à persister dans l'organisation des sociétés actuelles (aussi bien dans les populations des ex-pays colonisateurs que dans les populations des ex-pays colonisés) et ce, malgré que nous soyons dans une ère a priori post-coloniale au sens premier du terme. En ce sens, la décolonisation vise à déconstruire ces mythes persistants qui ont des effets concrets sur les individus (ex : eurocentrisme, mythe du sauveur blanc, racisme)⁵. »*

Allié.e

Clôturons ce petit tour de mots par celui qui interroge notre attitude, en tant que personnes non racisées. Souhaitons-nous être des « alliés.e.s » ? Et si oui, qu'est-ce que cela implique

pour commencer ? La réponse est assez simple. « *Pour devenir une véritable alliée, je dois d'abord écouter* » résume la journaliste canadienne Clémence Roy-Darisse, en renvoyant aux propos de la militante antiraciste Tina Strawn dans le contexte d'un débat sur le privilège blanc aux États-Unis. Celle-ci explique que « *pour être un.e allié.e, il faut d'abord et avant tout écouter les voix des personnes noir.e.s. Elle réitère que les personnes noir.e.s ont amorcé ce mouvement antiraciste depuis bien longtemps et qu'en tant que blanc.he, il est nécessaire de reconnaître son arrivée tardive dans le mouvement et la nécessité de faire preuve d'humilité⁶.* »

Je n'ai rien à ajouter. Juste à écouter, à entendre, à lire, notamment la suite de ce numéro de *Contrastes*.

Guillaume Lohest

1. « Pourquoi parler de race est utile ? Rokhaya Diallo répond de façon magistrale » par Melanie Bonvard, *aufeminin.com*, le 30/03/2021
2. *Lexique des termes décoloniaux*, C.N.C.D., 2020
3. « L'abolition du racisme systémique passe par une solidarité mondiale, dit Angela Davis », propos recueillis par Anne-Marie Lecomte sur *Radio Canada*, 26 juin 2020.
4. Amnistie internationale Canada, <https://amnistie.ca/lexique-pour-lantiraciste>
5. *Lexique des termes décoloniaux*, C.N.C.D., 2020.
6. Clémence Roy-Darisse, « Comment être un.e bon.ne allié.e ? » dans *La Rotonde*, www.larotonde.ca, 7 juin 2020.

WOKE

Ce mot-là, si vous n'êtes pas souvent branché sur les débats politiques et militants, à la télévision ou sur les réseaux sociaux, vous ne l'aviez peut-être jamais lu ni entendu. Il faut dire qu'il est surtout utilisé par des personnalités conservatrices pour stigmatiser et mépriser les militants qui défendent les droits des minorités. Que signifie-t-il ?

« *Le terme woke (« éveillé ») a pris de l'ampleur aux États-Unis dans les années 2010. Le « wokisme » est par extension un état d'éveil face à l'injustice. Le concept s'est répandu lors du mouvement Black Lives Matter (apparu en 2013) pour dénoncer les actes de ségrégation raciale et de discrimination à l'égard des Noirs américains. Pour Mireille-Tsheusi Robert, présidente de l'association féministe antiraciste « Bamko-CRAN », le terme woke date de plusieurs siècles : « Cela remonte à plus de deux siècles sous Abraham Lincoln, c'était un mouvement créé par les anti-esclavagistes qui se revendiquaient déjà éveillés. Cela fait partie de l'histoire du militantisme, c'est à prendre au sérieux¹. »*

Le mot s'est par la suite popularisé via les réseaux sociaux et a été utilisé largement, autant par des militants eux-mêmes que par ceux qui les critiquent. « *De nos jours, une personne woke se dit consciente de toutes les injustices et de toutes les inégalités : racisme, sexisme, environnement...* »

1. Anaïs Corbin, « La culture « Woke » : ce mouvement militant qui inonde les réseaux sociaux », *RTBF*, 27 mars 2021.

Rencontre avec Lisette Lombé

LA POÉSIE
COMME ACTE
DE RÉSISTANCE

Tour à tour enseignante, animatrice dans le secteur de l'éducation permanente, auteure, militante, Lisette Lombé tire de son parcours de vie et de ses expériences des passerelles vers les autres, les invitant à se dire, à écouter, à porter un autre regard sur les enjeux actuels, à tisser des liens au-delà des différences. Elle se dit artiste et ambassadrice du slam aux quatre coins de la Francophonie.

■ **Contrastes** : Quels sont les événements qui vous ont amenée à entrer dans une forme de lutte et de résistance « poétique » et qu'entendez-vous par là ?

□ **Lisette Lombé** : Ce sont plutôt des faits, des chocs de vie, des basculements dans ma vie personnelle qui m'ont amenée vers la militance : le divorce, la prise de conscience qu'avec la maternité j'avais mis ma carrière professionnelle entre parenthèses. C'est lors de la séparation qu'on réalise ce que cela implique en tant que mère, par exemple le fait que des diplômés ont pris un peu la poussière pendant la mise en retrait pour la maternité. L'événement fondateur c'est aussi le burn-out, une grosse fracture qui a été pour moi synonyme de l'entrée en militance artistique puisqu'il survient à un moment de ma vie professionnelle où je suis déjà en militance puisque je travaillais chez *Vie Féminine*. J'ai eu trois parties dans ma vie professionnelle : une première de sept ans dans l'enseignement, une deuxième de sept ans aussi, en tant que

formatrice en éducation permanente. C'est en 2015 qu'a démarré le volet artistique.

■ **Vous parlez de résistance poétique : comment alliez-vous poésie et militantisme ?**

□ C'est par la porte de l'éducation permanente que la militance est là. Aujourd'hui, je me dis « artiste ». Le texte est pour moi une des manières de pouvoir questionner les injustices, les discriminations. C'est ma voie naturelle. Je ne me suis pas dit « tiens je vais faire de la poésie sociale » mais il se fait que ça l'est. La poésie est un langage métaphorique très puissant pour dire ce que l'on ressent, pour dire les injustices. Il y a quelque chose de très brûlant dans cette langue-là que j'appelle la langue de feu qui n'est pas la langue politique, ni celle des manuels. C'est une langue qui accepte la vulnérabilité et l'émotion. C'est une parole authentique, une porte d'entrée aussi sur la question des stéréotypes. J'ai l'impression que la poésie permet de dire de manière extrêmement précise ce qui bouillonne à l'intérieur, de manière puissante.

■ Le fait de porter un héritage colonial a-t-il joué un rôle dans votre parcours personnel ?

□ Dans les fractures, il y a eu en 2014, une agression raciste violente. C'était dans un train au retour d'une manifestation contre les mesures d'austérité. Je situe cet événement comme un moment charnière de ma vie. L'éducation que j'ai reçue ne m'avait pas sensibilisée, conscientisée au racisme structurel. Pour mes parents, tout était question d'affaire interpersonnelle. J'entendais que l'intégration était liée au diplôme, que si on est victime d'une micro-agression raciste, on passe son chemin. Qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. Dans ma famille, on parlait de la toile cirée. Comme on met un imperméable pour se protéger de la pluie, la toile cirée protège du crachat raciste. Et là dans ce train, il y a eu craquage. Je suis face à une personne qui dit : « *Les étrangers devraient tous être stérilisés et ne pas avoir d'enfants* ». Là, je me redresse plutôt que de rester assise. Et ça part dans une joute verbale. Me lever dans ce train a marqué pour moi un point de non-retour par rapport à la prise de parole. C'est à ce moment que je me rends compte que ma couleur de peau me précédera toujours. Mais comme elle précède toutes les personnes racisées. Ce n'est pas affaire de personne. Cette agression raciste a été la goutte mais aussi le point de départ. Comme le burn-out¹ et le repos forcé ont marqué pour moi la réconciliation avec l'écriture, cathartique dans un premier temps avant d'être littéraire.

Ecouter pour comprendre

■ Vous animez de nombreux ateliers dans lesquels l'interculturalité est présente. Envisagez-vous cela comme une manière de travailler à la déconstruction des stéréotypes ?

□ Tout à fait. Ma méthode de déconstruction est humble. On dépose des graines. Ce n'est pas par les idées, par les discours ; c'est par les textes poétiques. Je viens du slam. Le slam est un art de la parole mais surtout un art de l'écoute. Quand on se met à l'écoute d'une autre personne, à partir d'une même consigne d'écriture, tout à coup, on voit surgir des textes qui rendent les singularités des gens, des textures, des rythmiques différentes, des manières différentes d'aborder un même thème. On peut pleurer en écoutant ces textes, on peut rire. Par cette porte d'entrée, on touche à l'humanité de la personne. Dans ces ateliers d'écriture, on n'est pas des chiffres,

des statistiques. Quand une personne parle de son parcours migratoire ou du harcèlement de rue, ou du racisme... ce n'est pas avec des termes théoriques ; ce sont des histoires, des yeux qui regardent, des corps, des présences, des « Je » qui deviennent des « Nous » parce qu'il y a des résonances, des échos. Au terme de l'atelier, on en est un peu métamorphosés. On parle de braise collective. Ça se déconstruit un peu comme à la lumière de la bougie, par la bienveillance de l'écoute, par une forme de parole commune.

■ Au niveau des thèmes qui vont traverser les histoires, comment fonctionnez-vous ?

□ Ça dépend. Nous avons des donneurs d'ordre. On est appelés pour des thématiques particulières. Pour le CEC, c'était sur Femme et exil, ça peut être l'excision, les parcours migratoires, l'homophobie, l'écoféminisme ; des sujets contemporains qui touchent de près aux stéréotypes, à des discriminations, à la défense des droits. Il y a aussi des ateliers d'initiation au slam. Chaque atelier est création d'un espace d'expression safe, sécurisant, sécurisé. Qui n'a pas d'autre prétention que de permettre aux gens de s'exprimer. Par exemple sur de grandes émotions qui nous traversent : la joie, la tristesse, le dégoût, la colère... Ces espaces d'expression permettent que les émotions ne restent pas enfermées à l'intérieur. Traduites en langage poétique, elles peuvent être entendues. Il y a alors métamorphose de l'injure, de la parole blessante, de la parole du plus fort. C'est comme cela qu'il y a rencontre. Tout en n'étant pas forcément du même avis, on doit trouver une manière de rendre son texte « entendable » sans blesser l'autre. C'est cela qui permet de rester en dialogue avec l'autre. En ce sens, il y a déconstruction des stéréotypes puisqu'il y a un effort à faire pour rester en dialogue avec l'autre.

■ A travers vos ateliers, y a-t-il des choses qui se jouent en matière de déconstruction du racisme structurel ? Auriez-vous des exemples ?

□ Oui, je pense à cet atelier intitulé « Derrière le voile », dans une école de la ville de Liège, une des rares à accepter à l'époque le port du voile. Il y avait dans la salle des personnes qui portent le voile et d'autres pas et chacune a pu s'exprimer autour de cette problématique assez épineuse. En tant que féministe, on a parfois du mal à se positionner parce qu'on peut avoir cette représentation des femmes qui portent le voile comme étant « soumises ».



Dans le groupe, une jeune fille a dit : « *Je ne suis pas soumise au patriarcat mais je suis soumise à Dieu* ». Ça pose alors des questions sur la foi. Mais le texte est énoncé avec authenticité et avec cœur. On ne peut retirer ça à la personne. Il y a dans la démarche le courage de venir dire son texte. Il n'y a pas à dire je suis d'accord ou pas d'accord. Bien sûr, c'est très difficile d'écouter sans amener un contre-argument. Là, on est dans une écoute. Dans l'atelier slam, on n'est pas dans un débat ; on est dans une écoute. C'est un « je » qui part de son ventre, de son propre vécu. Ça nous place à un endroit de réception qui nous chamboule.

Parce qu'on ne peut pas opposer quelque chose. C'est assez rare quand on voit les réparties sur les réseaux sociaux, les réponses incessantes... Juste être dans l'écoute, entendre les gens dire : « *voilà ce que je ressens, voilà ce que je vis* ». Ça nous oblige aussi à ne pas parler « à la place de ». C'est ça que je trouve beau dans ces ateliers-là : l'apprentissage de ne pas parler à la place des autres et aussi l'apprentissage de l'écoute sans opposer sa parole. Entendre, qui n'est pas comprendre mais qui est une bonne porte d'entrée pour comprendre.

■ **Quand vous parlez de votre travail vous parlez de « dessiner une carte pour le monde de demain ». Que voulez-vous dire par là ?**

□ Je travaille sur des cartographies imaginaires. Dans ces territoires imaginaires, je vois une multiplication des récits, des histoires, des narrations qui n'appartiennent plus aux discours des dominants mais qui sont en train de sortir des marges. Il y a de nouvelles voix, de nouveaux récits venant de beaucoup d'endroits, de dominés. Les territoires de la marge arrivent dans la lumière. Ils modifient cette carte de départ qui aurait été créée par les seuls dominants. Il y a une multiplication de cette cartographie imaginaire avec ces marges qui poussent et qui repoussent certains et qui commencent à prendre de la place. Par exemple

dans les manuels scolaires, dans la place des femmes dans la littérature, dans les sciences. Ça se perçoit aussi dans les bibliothèques, les librairies qui sont en train de se modifier aussi. On assiste à une sorte d'augmentation des pages.

■ **Comment voyez-vous l'intersectionnalité en tant que femme racisée ?**

□ Je le vis dans ma chair dans le sens où je me sens exposée aux quatre vents par ma couleur de peau, par le fait d'être une femme, par la classe sociale. Le fait que mes parents aient refait des études mais qu'ils aient traversé des périodes de précarité financière me positionne un peu comme une transfuge de classe sociale. J'ai vécu dans la cité. Je vis cela dans ma chair et cet endroit d'intersection est important. C'est important de ne pas laisser des problématiques, des personnes ou des thématiques dans les angles morts des grands chemins. J'ai toujours éprouvé une méfiance par rapport à ces discours englobants qui disent « Nous les femmes ». Comme si on parlait des hétérosexuelles mais qu'on ne pouvait pas parler des lesbiennes, des travailleuses mais pas des travailleuses du sexe, des intellectuelles mais en ne se préoccupant pas des femmes de milieux populaires.

Je pense que l'intersectionnalité est une belle grille d'analyse pour se tenir au milieu du gué et rester attentive au fait que tout est complexe. Que tout est lié. J'aime cet endroit de complexité qui oblige à une réflexion fine, qui oblige à se remettre en question.

Par exemple, dans mon éducation africaine, il est d'abord important de manger avant de « bien » manger. J'ai donc toujours considéré la question du bio comme un luxe et ce sont mes enfants qui m'ont amenée à faire des prises de conscience, à me demander qui a cueilli cette pomme ? Comment est-elle arrivée là ? Pour moi, tout est lié. Il faut garder un point d'attention à 360° qui permet d'apporter des réponses complexes à des réalités complexes.

■ **Que pensez-vous des ateliers en non-mixité ?**

□ Je réfléchis beaucoup à cette question. Ce qui m'importe, c'est que les gens restent en dialogue. Or, le vocabulaire crée parfois des oppositions. Par exemple, je n'utilisais pas le mot racisé. Je disais plutôt « métisse ». Mais aujourd'hui, je sens que le mot racisé me va. On a l'impression de revenir au 19^e siècle. Mais c'est un mot qui m'arrange et qui veut dire que

ma couleur de peau me précédera toujours et qu'elle m'expose à plus de discriminations, même avec ma carte d'identité belge. Il faut toujours faire un effort de pédagogie pour expliquer ces mots. Les ateliers en non-mixité permettent de déconstruire plus facilement. Pour les avoir expérimentés, je suis ambassadrice des ateliers en non-mixité mais ça n'a pas toujours été le cas. Ces ateliers sont des temps de renforcement. C'est une méthodologie qui se veut un levier. Ce sont des endroits sécurisés où on échange et on se renforce avant de retourner dans le grand monde. J'anime deux fois par an des ateliers pour des personnes racisées (« La plume et le poing »). Ils sont contestés à chaque fois ; ce qui nécessite un peu de pédagogie pour réexpliquer ce choix. Ce qui n'est jamais le cas pour d'autres types de cours tels que des cours de gym. Mais je constate que lorsqu'on sort de ces ateliers, on se sent plus forte, moins seule. Et on peut repolitiser des expériences individuelles.

■ Comment travailler à la prise de conscience du privilège d'être blanc ?

□ Personnellement, je ne travaille pas sur la question du privilège blanc. Le mot « privilège » pour moi aussi est moche. C'est moche de l'entendre. On se dit qu'on n'a rien fait pour avoir ces privilèges. Si on plaque cette définition sociologique aux gens, cela va les heurter et va empêcher le dialogue. On est obligé de faire un effort pédagogique et d'expliquer ce qu'est ce privilège. Personnellement, je le vis aussi à travers la notion du colorisme. Je ne suis pas une femme noire, je suis une femme métisse. J'ai aussi des privilèges en tant que métisse par rapport aux personnes noires. Dans les médias, c'est plus facile d'être métisse que noire. Plus on est noir, plus on va être victime de racisme sur les écrans. En tant que métisse, j'ai donc des privilèges.

Entre réalisme et espérance

Mon privilège, c'est aussi d'avoir des diplômes ; ma reconversion sera d'autant plus facile. J'ai aussi un réseau d'amis, de féministes, un réseau familial. Je ne risque pas de me retrouver à la rue. C'est un vrai coussin affectif, un vrai filet. Je ne souffre pas de la fracture numérique. Je prends mon propre exemple pour expliquer ce mot de privilège. Moi aussi, quand on m'a dit que j'avais des privilèges en tant que femme métisse, j'ai pris ça comme une claque. Effectivement, ce n'est pas la même chose

d'être une femme noire, arabe ou une femme métisse.

■ Comment percevez-vous la montée de l'extrême droite ? Percevez-vous une régression ?

□ Oui et non. On a à la fois des endroits et des moments de désespérance. Les droits ne sont jamais acquis. Quand on voit l'évolution du traitement des sans-papiers, un contexte et des frontières qui se durcissent, une droitisation qui se généralise, ça fait peur, ça peut nous mettre dans un grand effroi. Et en même temps, on peut se dire qu'il y a des poches de résistance comme la mobilisation autour de l'église du Béguinage, la manifestation « lack lives matter »... On peut se dire que la mobilisation n'est pas moribonde.

Personnellement ce qui me sauve, c'est la rencontre des jeunes, les animations dans les classes. Je rencontre une jeunesse beaucoup plus déconstruite qu'il y a 20 ou 30 ans. Je pense à la phrase d'une étudiante de Schaerbeek : « *La rencontre que nous avons faite avec une femme migrante m'a permis de grandir en humanité* ». Sa classe avait mené un travail d'une année sur les personnes migrantes avec une série de rencontres loin des discours clivants, des chiffres et des stéréotypes. Entendre cette jeune fille qui se dit changée à vie, ça me porte.

J'utilise la métaphore de la capillarité : quelque chose qui irrigue par le bas et qui viendra peut-être contrecarrer cet étau qui nous prend par le haut. Mais le contexte est très difficile, les fossés se sont creusés. Aujourd'hui, après ces périodes de confinement, les corps sont éreintés, les âmes sont fatiguées. Beaucoup de gens sont sur le fil. Il ne faudrait pas que les militants commencent à tomber comme des mouches. On ne sait pas trop où on va. Il faut remettre de l'espérance sur la table.

Propos recueillis par Françoise Caudron et Laurence Delperdange

1. Lisette Lombé a créé une conférence gesticulée sur le thème du burn-out ainsi qu'un ouvrage *La magie du burn-out*, paru aux éditions L'image publique. Ce livre questionne le secteur de l'éducation permanente. Ouvrage récent : *Brûler, brûler, brûler*, Lisette Lombé, L'onopop, 2020 - www.lisettelombe.com

AMBASSADRICE DU SLAM

Le slam est un dispositif simple qui vise à rendre un peu de démocratie dans les lettres, une manière démocratique de partager de la poésie. Un dispositif qui permet à un maximum de gens de partager leurs textes. Il n'y a pas de règle. Ce qui est beau, c'est que n'importe quelle personne qui peut écrire un texte peut venir sur ces scènes ouvertes et être entendu, être applaudi, être respecté dans sa parole. Être tantôt spectateur, tantôt sur scène.

C'est un endroit catalyseur de ce qui se passe dans le monde. Sur une scène de slam où les gens viennent partager ce qui bouillonne

en eux, on a exactement le reflet de ce qui se passe dans le monde. Il y a de plus en plus de textes sur le féminisme, sur l'écologie, sur le confinement et les lendemains du confinement, sur les violences policières, sur le racisme, sur le harcèlement de rue. Quand on entend tout ça dans une soirée slam de trois heures, on a une bonne résonance de ce qui est en train de se jouer dans les grands enjeux sociétaux.

Le slam n'a rien inventé. En Afrique, il y a déjà des griots, des poètes de l'oralité partout. Cette culture de l'oralité est très vivace en Afrique.

Lisette Lombé

ÇA PUE

Parfois, à la fin de certaines journées, une forme de lassitude, terrible, nous submerge.
Parfois, c'est dès le matin que la bête nous attaque.
C'est comme une énorme vague qui s'abat sur nos tronches,
une énorme vague chargée de toutes les crasses du vieux monde,
une déferlante,
une déferlante charriant toute la pourriture raciste des journaux et des réseaux sociaux,
une déferlante, marée coupante, nausée plombante,
une agression plus une agression plus une agression plus une agression plus une agression...
Ces jours-là, on se dit que nos réunions et nos mobilisations ne servent à rien,
on se dit que personne ne peut terrasser le désert,
on se dit que personne ne peut venir à bout des dragons à crêtes blanches.
On sait pourtant.
On sait que ce n'est pas pour nous les fruits de la lutte,
on sait que ce n'est pas pour demain,
on le sait et on lutte et on lutte.
On le sait mais ces jours-là, jour de brèche, jour de gerbe, jour de giclée apocalyptique,
on se dit que, peut-être, même nos enfants n'en verront pas la fin
de cet interminable tunnel.
Ces jours-là, il y a danger pour notre courage et pour notre détermination.
Il y a danger pour nos voix, danger, danger, danger d'extinction de voix.
Ces jours-là, y a pas à dire, ça craint vraiment !

Ça pue la régression à dix mille kilomètres à la ronde, ça pue les types qui jouent des coudes et de la crotte, ça pue le rance, prisonnier dans les replis, ça pue, ça pue l'à rebours féroce, ça pue les nanas comme nous, les nanas qu'on sort comme des tapisseries du dimanche pour colorer les assemblées, colorer les livres, colorer les rangs et se dédouaner de tout le reste et de tous les autres,
ça pue la menace de tout, menace, menace de remplacement, de fin, fin de race, fin de vie, fin du temps béni des colonies, fin de fermer sa gueule, ça pue, ça pue jusque sous le sel de la mer,
ça pue le dératiseur pour hommes, toi Homme noir, toi Homme rom, toi Homme arabe,
ça pue, caves humides, cerveaux vides, multiplication des frontières et des décrets et des arrêtés royaux, ça pue les troupeaux morts, ça pue les fronts bas, ça pue les sauterelles, ça pue les ténèbres, les pantoufles, monnaies de singes et comptes d'apothicaires, ça pue !
Alors on relit nos anciens textes, on relit nos anciens poèmes, on relit, on relit, on les relit, pour ne pas se décomposer, pour ne pas capituler, pour tenir, tenir debout, tenir fierté, tenir justice, tenir.
On relit nos anciens textes, on relit nos anciens poèmes, nos premiers, nos naïfs, nos sans artifices, textes des débuts, textes des aurores car eux seuls peuvent nous crier que nous ne sommes pas zinzin, pas ouin ouin, que nous ne sommes pas paranos, pas hystériques, que nous ne sommes pas folles.
Tenir.

Lisette Lombé, La vie. La poésie. www.lisettelombe.com



Législation anti-discrimination

Nous vivons dans un système de domination structurel raciste hérité du passé qui impacte tous les secteurs de vie (logement, santé, emploi, enseignement, police, ...). Nous sommes tous et toutes concerné.e.s en tant que racisé.e.s, non racisé.e.s, acteur.rice.s, témoins, victimes, agresseur.euse.s, ...

En Belgique, une législation fédérale sanctionne les comportements discriminatoires sur base de critères qui peuvent être signalés :

- au Centre interfédéral pour l'égalité des chances, Unia (hormis les critères liés au sexe) ;
- à l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, IEFH (pour les discriminations liées au sexe, y compris des personnes transgenres, et les critères apparentés ainsi que la composition de ménage) ;

DISCRIMINATION ? DE QUOI PARLE-T-ON ?

Par discrimination, il est entendu « une différence de traitement, entre deux personnes se trouvant dans une situation comparable, qui ne peut pas être justifiée de manière objective et raisonnable dans le champ d'application défini par la législation anti-discrimination qui se base sur un ou plusieurs critères protégés par la loi »¹. Il y a donc discrimination si ces trois éléments sont présents sans justification objective légale.

CRITÈRES PROTÉGÉS

La loi détermine 19 critères protégés : la langue, le handicap, l'ascendance, la couleur de peau, la prétendue race, la fortune, l'état de santé (actuel ou futur), la conviction syndicale, l'état civil, l'orientation sexuelle, la conviction politique, l'origine sociale (en Région wallonne, ce critère a été élargi à celui de condition sociale), le genre et ses critères apparentés : le sexe, le changement de sexe, l'expression de genre, l'identité de genre (les critères de maternité, grossesse et allaitement ont été ajoutés dans le décret wallon de 2019), l'origine nationale ou ethnique, l'âge, la conviction religieuse ou philosophique, la nationalité, la naissance, la caractéristique physique ou génétique et la composition de ménage.

DOMAINES D'APPLICATION

Une personne peut être victime de discrimination dans différents domaines :

- ✓ la sphère de l'emploi ;
- ✓ les médias et internet ;
- ✓ l'enseignement ;
- ✓ le logement ;
- ✓ l'accès et la fourniture de biens et services à la disposition du public (transports, banques, assurances, musée, ...) ;
- ✓ la vie en société (espace public, voisinage, cercle familial) ;
- ✓ la police et la justice ;
- ✓ la sécurité sociale et la protection sociale : soins de santé, avantages sociaux, ... ;
- ✓ les loisirs (bars, hôtels, club sportif, ...).

COMPORTEMENTS INTERDITS

La législation anti-discrimination définit neuf types de comportements interdits :

- ✓ La **discrimination directe**, soit l'application d'un traitement différent selon les personnes dans une même situation ;
- ✓ La **discrimination indirecte**, soit une mesure d'apparence neutre qui défavorise certains groupes ;
- ✓ L'**injonction de discriminer**, à savoir donner l'ordre à quelqu'un de discriminer ;
- ✓ Le **harcèlement** ou l'**intimidation**, à savoir un comportement qui porte atteinte à la dignité de la personne et crée un environnement intimidant, hostile, dégradant, humiliant ou offensant ;
- ✓ Le **crime de haine** qui recouvre l'incendie ou la destruction volontaire, les coups et blessures et les agressions sexuelles ;

Législation anti-discrimination

- ✓ **L'incitation à la haine**, à savoir des propos tenus en public appelant à la haine, la violence ou la discrimination avec l'intention d'aller plus loin qu'une insulte ;
- ✓ La **discrimination intentionnelle** pour six critères : le sexe, la couleur de peau, la prétendue race, l'origine nationale ou ethnique et l'origine ou l'ascendance ;
- ✓ La **discrimination** de la part d'un **fonctionnaire de l'État**.

RECONNAITRE UNE DISCRIMINATION

Face à une **différence de traitement** subie (comportement interdit), trois questions doivent être posées pour savoir s'il y a discrimination selon la législation belge².

- ✓ Cette situation concerne-t-elle un **domaine d'application** prévu par la loi ? Si c'est le cas, l'analyse peut continuer.
- ✓ Concerne-t-elle un des **critères protégés** par la loi ? Si oui, l'analyse peut se poursuivre. Dans le cas contraire, cela pourrait être notamment une injustice.
- ✓ Peut-on justifier³ ce comportement interdit selon la loi ? Si ce n'est pas le cas, on peut supposer qu'il y a effectivement discrimination au sens légal du terme.



LE CENTRE Unia

Centre interfédéral pour l'égalité des chances, Unia est une institution publique indépendante créée par la loi du 15 février 1993 pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme. Ses missions consistent à assurer :

- ✓ la promotion d'une participation égale et inclusive de chacun.e, quelle que soit sa situation (origine, âge, handicap, orientation sexuelle, religion, convictions, etc.) dans tous les secteurs (emploi, logement, enseignement, santé, ...)
- ✓ la collaboration entre les autorités politiques et publiques, les citoyen.ne.s, la société civile, les professionnel.le.s, les partenaires associatifs et académiques, etc. ;
- ✓ le développement de la connaissance et du respect des droits fondamentaux, du droit anti-discrimination et le suivi de l'application de la convention de l'ONU relative aux droits des personnes handicapées.

Le Centre Unia assume trois fonctions :

- ✓ le traitement des signalements individuels par le dialogue dans un premier temps et par une action en justice si nécessaire ;
- ✓ l'information, la sensibilisation, la formation et l'accompagnement ;
- ✓ l'émission d'avis et de recommandations sur demande mais également sur initiative propre.

SIGNALER UNE SITUATION DE DISCRIMINATION

Il est possible de déposer un signalement de discrimination sur un formulaire qui se trouve en ligne sur le site d'Unia (<https://www.unia.be/fr/contacter-unia>).

Attention, il est important de savoir que déposer un signalement ne signifie pas porter plainte. Toute personne victime, témoin d'une discrimination, ... peut la signaler afin que celle-ci soit documentée et répertoriée. Unia analyse alors le cas, entend les parties et trouve une solution avec celles-ci ou bien envisage une action en justice.

À ce propos, notons que déposer plainte demande un investissement et un courage extraordinaire. La victime devra, non seulement, faire suivre la plainte mais elle sera également confrontée à son agresseur.euse.

REVENDEICATIONS POLITIQUES

- Systématiser les signalements et les plaintes de discriminations est un enjeu primordial pour mettre en exergue l'ampleur de la problématique (même si aucun élément recevable ne permettra d'aboutir à un procès).
- Prendre des mesures pour soutenir et accompagner les victimes lors de dépôt de plainte (aide juridique, sensibilisation, moyens en cohésion sociale, ...).
- Maintenir la pression et interpeller les gouvernements sur les questions de « racisme structurel »⁴. Notons que par rapport à la Région Bruxelles-Capitale⁵, la Région wallonne y est moins active



1. Extrait de la brochure *Argumentaire pour lutter contre les discriminations à l'embauche*, Service Diversité de la CSC, 2e édition, février 2020.
2. Inspiré d'un schéma d'Unia et d'un tableau réalisé dans le cadre du projet européen Leonardo TOI *Transfert d'une démarche intégrée de prévention et lutte contre les discriminations dans le champ de l'emploi et de la formation*, auquel la CSC a participé de septembre 2011 à septembre 2013.
3. Il existe une série de justifications objectives permettant le traitement inégal, principalement pour les discriminations indirectes. Ce sont des exceptions, examinées au cas par cas. Ainsi, on peut par exemple explicitement demander un acteur noir pour filmer la vie de Nelson Mandela (« Lexique Discrimination » disponible sur Unia.be)
4. Les questions de discrimination sont renvoyées à la Fédération Wallonie-Bruxelles.
5. Le Parlement bruxellois a voté en octobre 2017 une ordonnance visant à doter la Région de Bruxelles-Capitale d'outils pour lutter contre les discriminations dans l'accès à l'emploi (voir « La Région bruxelloise, pionnière dans la mise en place d'outils de lutte contre la discrimination à l'embauche », Unia, 13 octobre 2017 (en ligne) www.unia.be/fr/articles/la-region-bruxelloise-pionniere-dans-la-mise-en-place-doutils-de-lutte-contre-la-discrimination-a-l'embauche)

ENSEMBLE, DÉCONSTRUISSONS LE RACISME STRUCTUREL

Ariane Estenne



Le 21 septembre, le MOC démarrait sa campagne sur le thème du racisme structurel par une journée d'étude. Chaque organisation du MOC était invitée à présenter les actions menées ou programmées autour de cet enjeu. Ce fut l'occasion de rencontrer Ariane Estenne, présidente du MOC pour lui demander les raisons qui ont motivé ce choix de campagne.

■ **Contrastes : Pourquoi le MOC a-t-il décidé de lancer cette campagne sur le racisme structurel ? Quelles ont été les motivations qui ont conduit à cette journée de lancement : Raciste, malgré moi ?**

□ **Ariane Estenne** : En 2019, il a été décidé au bureau politique du MOC de devenir membre de la coalition NAPAR, une coalition qui regroupe tous les acteurs de la lutte antiraciste. Nous avons donc organisé une rencontre avec des membres de NAPAR. Suite à cela, il nous a paru évident qu'il ne suffisait pas d'être membre : qu'il fallait qu'on traduise cette décision en actes. D'où l'idée d'une campagne dans tout le mouvement autour de cet enjeu. On a vite réalisé qu'il fallait prévoir, au préalable, un temps de formation en mouvement pour pouvoir s'outiller, appréhender les concepts. On a donc organisé des formations à la fois pour les animateurs, les militants, les secrétaires de fédération du MOC : le public le plus large possible du MOC. Cette journée d'étude du 21 septembre vient clôturer un an de formation et lance la campagne éducation permanente.

Nous avons décidé de mettre ce sujet à l'agenda parce que depuis le dernier Congrès du MOC, en 2011, lors duquel les options fondamentales du mouvement avaient été votées, intégrant les trois systèmes de domination dans notre grille de lecture - féminisme, anticapitalisme et antiracisme - peu de choses avaient été réalisées en matière de lutte antiraciste. Il était donc nécessaire de s'approprier cet enjeu-là. Construire une campagne autour de celui-ci, c'était s'obliger, s'astreindre à traiter cette question qui parfois peut paraître plus éloignée mais à tort, de nos autres préoccupations. L'anticapitalisme est la lutte qui paraît la plus évidente pour un mouvement ouvrier. Il s'agit de lutter à partir de la situation des travailleurs pour une meilleure répartition des richesses. Le féminisme, s'il est loin d'être acquis et pose encore beaucoup de questions dans le mouvement, est porté par *Vie Féminine*, l'une de nos organisations constitutives qui amène ces enjeux aux bureaux journalier et bureau politique du MOC. Alors que « personne ne nous force », *a priori*, à travailler concrètement l'antiracisme. Le risque était donc que ce soit simplement un principe ►

► qu'on décrète, comme on épingleait un pin's à notre chemise mais que cela ne se traduise par aucune action, aucun fait concret, n'étant ni formés ni outillés pour le faire. Pourtant, quand on regarde nos assemblées, on constate que nous sommes encore un mouvement très blanc. Alors qu'aujourd'hui au sein des publics des milieux populaires, il y a de plus en plus de personnes racisées. Mais nous avons du mal à toucher ce public. Il y a donc là un réel enjeu qui doit devenir pour nous une préoccupation permanente.

■ Sentez-vous une adhésion de toutes les composantes du mouvement pour entrer dans la phase de sensibilisation et s'emparer des analyses pour les traduire en actions concrètes ?

□ Le MOC vient de se donner une stratégie d'action politique pour les cinq ans à venir et l'antiracisme est l'une de nos transversales. Nous nous sommes fixé cinq priorités politiques qui intègrent l'analyse des trois dominations. Sur le principe, tout le monde s'accorde à dire qu'il faut travailler l'antiracisme et cette campagne est un moyen de le mettre à l'ordre du jour au niveau des organisations constitutives mais surtout et d'abord au niveau des fédérations. Nous sommes au début d'un processus qui implique une déconstruction permanente. Rien n'est figé, il s'agit d'une démarche qui nécessite de se former, de s'appropriier les concepts. Cela demande à chacune et chacun de décaler son point de vue.

Il est important de comprendre collectivement qu'il ne suffit pas de se déclarer antiraciste. Il faut aussi changer nos pratiques. Par exemple, cela passe par nos pratiques de recrutement. Nous devons être attentifs à ne pas reproduire des discriminations malgré nous. C'est vrai aussi en ce qui concerne nos prises de positions politiques. Par exemple, il faut comprendre l'importance de garder une priorité sur le travail au niveau international, sur la problématique des migrations. Il faut aussi articuler les pratiques du mouvement autour de cet enjeu, refuser toute lecture qui établirait une hiérarchie entre les êtres humains. Réaffirmer tout le temps ces enjeux est fondamental.

■ Au sein même du MOC, mis en place avant-guerre dans un contexte colonial et constitué principalement d'hommes blancs à son origine, y aurait-il un travail à mener ?

□ Le mouvement s'est plutôt constitué autour

des luttes syndicalistes portées à l'époque par des hommes blancs, autour desquelles se sont greffées les luttes des femmes, les luttes des jeunes, les luttes internationales... mais qui étaient maintenues à la marge. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que c'est pour cette raison que se sont constitués ensuite un mouvement de femmes (Vie Féminine) et un mouvement de jeunes (JOC). Ils devaient avoir l'impression que leurs préoccupations n'étaient pas assez intégrées aux priorités du MOC.

Aujourd'hui, au sein d'un mouvement comme le MOC, l'enjeu est de pouvoir changer de paradigme et de passer « des préoccupations du centre aux préoccupations de la marge ». On pourrait faire l'hypothèse que, quand on lutte pour les droits des personnes les plus à la marge, on renforce les droits de tous. Ce n'est pas en luttant à partir du centre que l'on touche les personnes à la marge. Par contre, quand on lutte pour les personnes à la marge, on approfondit aussi les droits de ceux qui sont au centre. C'est un changement de point de vue important pour le MOC aujourd'hui.

Si on lutte pour les droits des sans-abri ou les droits des personnes migrantes, on renforce les droits de tous. Si on fait en sorte que les trottoirs soient adaptés aux personnes handicapées ou aux personnes qui poussent des poussettes, on améliore la mobilité de tous. Ça simplifie la vie de tout le monde. Cette image-là, on peut l'utiliser pour la plupart des luttes. C'est un changement de paradigme important qui nous force aujourd'hui à intégrer beaucoup plus les questions de racisme dans nos luttes.

■ Les personnes racisées sont clairement sous-représentées dans les espaces médiatiques. Un média public tel que la RTBF aurait-il un rôle à jouer pour remédier à cela ? A l'instar de l'initiative « Les grenades » sur les questions de genre, pourrait-on imaginer le même genre d'initiative, un espace médiatique qui donne la parole aux personnes racisées ?

□ J'élargirais le propos et parlerais de l'accès et de la visibilité des personnes racisées au niveau politique, au niveau associatif, au niveau académique, bref, dans toutes les institutions. Aujourd'hui, tous les lieux d'organisation de pouvoir restent des lieux très blancs. Même si des personnes peuvent bien surporter la parole d'autres personnes, une forme de reproduction de certains privilèges est perpétuée. Parce que les personnes qui ont la parole ou le pouvoir ne connaissent pas les problèmes vécus par les personnes racisées. On appelle ça le privilège blanc. L'association *BePax* parle du concept

de « l'ignorance blanche »¹. Les Blancs font toujours comme s'ils ne savaient pas. Il y a un enjeu réel à donner la parole et la visibilité aux personnes racisées, à diversifier tous les lieux de pouvoir. Et ça vaut pour les personnes racisées, mais aussi pour les femmes, pour les personnes porteuses d'un handicap...

Pour aller un peu plus loin sur ce sujet, il y a l'enjeu de pouvoir : celui de nommer des personnes racisées dans des fonctions visibles. Mais aussi d'accompagner collectivement cette transformation. Sinon, ça se retourne contre les personnes elles-mêmes qui sont victimes de racisme violent et qui doivent se retirer pour se protéger, comme ce fut le cas avec Ihsane Haouach et Cécile Djunga². Il faut légitimer la décision de diversifier. Les associations d'éducation permanente, entre autres, ont un rôle à jouer à ce niveau. Il faut mettre à l'ordre du jour de nos associations ce travail d'évolution culturelle avec notre public.

■ Que pourrait-on faire pour aider à changer le regard porté sur les personnes racisées ?

En luttant contre le racisme ! C'est-à-dire la réduction d'une personne à une appartenance infériorisante, et pour cela les considérer comme des personnes égales et des interlocutrices à écouter. Ainsi, se rendra-t-on compte qu'elles ont énormément de différences entre elles, que leurs identités sont plurielles, et qu'il n'existe pas « la » femme voilée, mais qu'il y a autant de parcours et de motivations à porter le foulard, qu'à faire tout un ensemble d'autres choix. Rien n'est acquis.

■ Déboulonner les statues de Léopold II, bonne ou mauvaise idée ?

Cela me semble assez simpliste de présenter la question comme ça : est-ce que la décolonisation se réduit à déboulonner les statues ? Non. Est-ce que le déboulonnement répond à un besoin symbolique de faire entrer la question de la décolonisation dans l'espace public, oui !

■ Par rapport à la montée de l'extrême droite en Flandre, as-tu l'impression que le racisme est en train de gagner du terrain ?

Ce 16 septembre, Christiane Taubira était l'invitée de Léa Salamé et Nicolas Demorand dans la matinale de *France Inter*. J'ai envie de vous partager ses propos. *On observe aujourd'hui dans les médias l'expression d'une*

pensée xénophobe qui est largement tolérée. Personne n'arrête la haine de toute une série de personnes super médiatisées. Christiane Taubira fait le lien entre le fait que les jeunes en France sont humiliés et n'ont pas l'espace pour exprimer leur colère et, en même temps, la xénophobie des personnes médiatisées a libre cours dans les médias. Elle parle d'une xénophobie tranquille. Tranquillement, on peut déverser une pensée xénophobe qui percole dans la culture et repousse les limites de ce qui est acceptable. Dans ce contexte, le racisme joue sa part. Cette pensée xénophobe repose sur toutes les discriminations, s'appuie aussi sur le racisme et remet en question l'égalité entre tous les êtres humains.

Interview réalisée par Françoise Caudron et Laurence Delperdange

1. *Etre blanc.he : le confort de l'ignorance. Racisme et identité blanche*, Nicolas Rousseau, décembre 2019.
2. *Ihsane Haouach* a été commissaire du gouvernement auprès de l'Institut pour l'égalité entre les femmes et les hommes. Elle a démissionné de cette fonction l'été 2021. Il lui était reproché d'entretenir des contacts avec les frères musulmans. Nadia Geerts et Ihsane Haouach, jouer la balle, pas la joueuse (carte blanche de Patrick Charlier, directeur d'Unia, dans *Le Vif*, 19/08/2021)
Cécile Djunga, comédienne, humoriste et animatrice d'émissions télévisées, a été la cible de propos racistes sur les réseaux sociaux. Elle avait intenté un procès pour le cyberharcèlement d'incitation à la haine dont elle était victime. Les plaintes pour propos racistes sont en augmentation ces cinq dernières années.



En septembre 2021, le CIEP a lancé sa campagne d'éducation permanente sur le « racisme structurel » en association avec les organisations constitutives du MOC. Nous voulons dénoncer l'impact de ce système dans la vie quotidienne des personnes racisées, au travers de thématiques spécifiques telles que le travail, la santé, l'enseignement, la police...

Entre septembre et décembre, diverses **activités** seront programmées en région. Une page Facebook sera également créée pour visibiliser la campagne, relayer les événements et partager des articles ou vidéos. Des **fiches pédagogiques** ont été réalisées pour mieux appréhender la complexité de cette problématique.

Plus d'infos sur le site du CIEP : www.ciep.be

DÉPASSER CE PASSÉ QUI GÈLE NOS RAPPORTS AUX AUTRES

Suis-je raciste ? A cette question, nous répondrons sans doute : non. Et pourtant, si l'on s'engage à y regarder d'un peu plus près, bien des exemples nous prouvent que la couleur de peau n'est pas sans conséquence. A ce moment de l'histoire où bien des menaces pèsent sur les habitants des continents voisins, il est urgent d'entamer une déconstruction de ces échafaudages mis en place par ceux qui, à une époque, s'étaient érigés en maîtres du monde.

Dans l'entretien qu'il nous avait accordé pour *Chroniques du no jobs land*¹, un ouvrage qui rassemblait des témoignages de personnes sans emploi, Mohamed, 22 ans nous disait : « *Je suis perdu* ». Porteur d'un diplôme de 7^e année en électricité dans l'enseignement professionnel, il mettait toute son énergie à trouver un emploi. Peine perdue. Il n'était pas le seul... Beaucoup de jeunes de son quartier à Anderlecht étaient confrontés aux mêmes difficultés.

L'histoire numérique de Béatrice², une collègue congolaise, racontait sa difficulté à trouver un logement au moment où elle souhaitait se rapprocher de son lieu de travail. Celle de Francesca commençait par ces mots : « *Après la mort de mes parents en Angola, l'insécurité régnait dans ma famille et mon entourage, j'avais 13 ans et j'avais peur de l'avenir. Parfois, j'ai même pensé mourir. Arrivée en Europe, à 26 ans, j'ai été transférée au centre d'accueil du petit château. Enceinte, je me suis sentie très seule. Je n'avais pas de famille. Mon copain m'avait abandonnée. J'avais besoin de soutien pour partager mes émotions, la douleur et la souffrance...* »

En recueillant ces témoignages, nous étions à leur écoute et découvriions les visions stéréotypées qui leur étaient renvoyées. Aux Equipes Populaires, nous affichons de différentes manières que nous sommes du côté de ceux qui subissent des discriminations récurrentes, de tous ceux qui, en raison de leur pays d'origine sont stigmatisés, niés, insultés parfois. Comment ? En conviant nos militants à une journée d'étude sur le thème des préjugés avec Ginette Herman comme intervenante³ ; en invitant le philosophe Jean-Michel Lon-

gneaux lors d'un café citoyen sur le thème de la diversité après le massacre à la rédaction de Charlie Hebdo ; en réalisant le cahier d'animation « *En découdre avec les préjugés* »⁴ ; en travaillant dans nos groupes, les *molécules de l'identité*⁵ ; en nous engageant activement dans la dynamique Commune hospitalière⁶ ; en participant à l'organisation de l'hébergement d'un petit groupe d'hommes réfugiés lors des deux confinements ; en faisant campagne sur les dangers des discours populistes simplistes.

Nous pourrions donc avoir le sentiment d'en faire assez. Pourtant cela ne suffit pas. Nous devons nous interroger sur ce qui fonde et perpétue les pratiques discriminantes qui, sans que nous en ayons conscience, nous mettent dans une position privilégiée qui nous protège de bien des humiliations, des généralisations, des stigmatisations qui blessent.

Sortir de l'entre nous

Comme le souligne Jean-Michel Longneaux, « *donner une place à la différence qui dérange implique des deuils* ». Cela implique d'interroger en profondeur les mécaniques qui depuis des siècles se sont inscrites dans notre histoire collective. Et aussi d'ouvrir nos colonnes, nos bureaux, nos panels, nos lieux d'échanges, nos groupes aux représentants de la diversité. Sans cela, nous continuerons à cultiver un « entre nous » et nous ne nous laisserons pas réellement interpeller, secouer, bouleverser par d'autres discours que le nôtre, dominant. Nous et eux. C'est le titre de l'histoire numérique de Providence, une jeune femme rwandaise qui raconte comment s'est tissée au fil des années,

cette stratégie qui, en dressant au fil du temps la majorité hutue contre la minorité tutsie, a mené à la monstruosité du génocide.

Ce n'est qu'en décodant ce qui nous place, nous les blancs, dans une position privilégiée, que nous pourrions aller de l'avant ; en réalisant à quel point cette domination se traduit aujourd'hui encore par des préjugés et des discriminations, malgré des lois censées gommer ces inégalités érigées il y a quelques décennies ; mais aussi en interrogeant nos propres comportements.

En France, dans les années quatre-vingt fleurissait le slogan : « *Touche pas à mon pote* » lancé par l'association SOS Racisme. Sur l'image : une main noire et une main blanche. Des années plus tard, force est de constater que le racisme est de plus en plus décomplexé. Christiane Taubira, qui fut ministre de la Justice sous le gouvernement de François Hollande en France constate que « *Des institutions participent à l'exclusion et la marginalisation, écrètent des trajectoires de jeunes relégués dans des banlieues délaissées, des centres-villes négligés, des villages abandonnés.* » C'est aussi l'histoire de Mohamed dans son quartier de Bruxelles. C'est l'histoire d'accueils manqués aux conséquences graves.

Le poids des mots

Dans son discours lors de la remise de son prix Nobel de littérature en 93, Toni Morrison, auteure noire américaine, constatait que « *le langage officiel forgé pour sanctionner l'ignorance et préserver les privilèges est une armure polie à outrance, une coquille délaissée depuis longtemps par le chevalier... Il inspire le respect des écoliers, il offre un refuge aux despotes, il remémore au public de faux souvenirs de stabilité et d'harmonie* ». Toni Morrison parle du pillage de la langue conçue pour aliéner les minorités... « *Des langages propres au maintien de l'ordre et à la domination qui ne permettent pas, interdisent même, l'acquisition de connaissances et l'échange d'idées. Le langage embellit pour électriser les insatisfaits et les démunis afin qu'ils attaquent leurs voisins...* »

On raconte que dans un pays d'Afrique, des habitants amenés à travailler avec des responsables d'ONG européens avaient traduit le mot « planification » - lequel revenait régulièrement dans les échanges - par « *rêve de l'homme blanc* ». Traduction géniale qui en dit long sur notre tendance à vouloir faire rentrer le foisonnement des réalités et des possibles, des visions du monde, dans des cases, des chiffres, des statistiques, des tableaux. C'est à partir de



John Lucia/Flickr

ces planifications que l'esclavage a vu le jour, que les génocides ont été perpétrés. Monter les hommes les uns contre les autres, pour tirer à soi la couverture est depuis longtemps, une manière d'ériger nos sociétés.

Décoder cela, être conscient que cela a forgé la société dans laquelle nous baignons est urgent à ce moment de l'histoire où bien des menaces pèsent sur les habitants des continents voisins. Pour James Baldwin, cet écrivain noir américain né à Harlem, la race serait une invention qui ne sert qu'à leurrer et désorienter. Dans la réédition récente de son livre *La prochaine fois, le feu*⁷ dont elle signe la préface, Christiane Taubira dit de lui : « *Il sait la domination fondée sur un mensonge auquel la majorité des citoyens adhère de bonne foi. Pour Baldwin, il faut d'abord découdre ce mensonge afin de créer la possibilité d'une société ancrée sur ces principes et valeurs d'égalité bruyamment proclamés, si peu appliqués, mais fiévreusement convoqués chaque fois qu'une parole, un acte, une intention assumés s'érigent délibérément en défi à cet ordre établi sur le désordre d'une inégalité institutionnellement organisée.* » Où et comment pouvons-nous faire société commune ? Dans une lettre à son neveu, James Baldwin dit : « *Nous ne serons libres que le jour où les autres le seront* ».

Notre commune humanité

Lire James Baldwin, Frantz Fanon, Patrick Chamoiseau, Edouard Glissant, Toni Morrison, Alain Mabanckou, c'est laisser entrer dans nos esprits et nos cœurs une parole authentique et juste. C'est faire reculer notre enlèvement dans trop de fausses certitudes et ►



L. Delperdange

la famille, l'ethnie, la couleur de la peau, la classe sociale à développer une solidarité citoyenne, à retrouver sa noblesse... » peut-on lire sur le site dédié au Kasàlà. Et aussi : « Je suis moi par et pour les autres. » Retour à notre commune humanité. A ce qui nous lie plutôt que ce qui nous dé-lie.

Comprendre et agir

Le secteur de l'éducation permanente permet d'envisager différentes manières de s'inscrire dans la lutte contre le racisme structurel : le champ du « décodage » pour comprendre, connaître, ressentir, déconstruire ; le champ politique à partir d'une parole et de revendications clairement énoncées ; le champ relationnel à travers la rencontre aussi bien dans nos lieux de travail que dans les projets que nous menons avec nos militants.

« Comment désamorcer les préjugés et réconcilier, comment créer des ponts et des liens entre ceux auxquels le hasard a donné la nationalité belge à la naissance et ceux qui, par nécessité vitale ou par choix rejoignent notre pays ? » Ce sont les questions auxquelles notre mouvement a décidé de répondre concrètement. Par les temps qui courent, il est urgent que l'éducation permanente s'empare de ces questions.

Laurence Delperdange

« Le Nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc. Tous deux ont à s'écarter des voix inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs afin que naisse une authentique communication. Avant de s'engager dans la voix positive, il y a pour la liberté un effort de désaliénation... » « Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre ? »,

Frantz Fanon

► d'ignorance. « L'innocence de ceux qui se sont inventé une histoire pour se prétendre supérieurs. Innocence, ignorance, indifférence, inconscience... », dit Christiane Taubira.

La méthode de l'arparentage - se partager la lecture des chapitres d'un même ouvrage pour en débattre ensemble ensuite - pourrait être une manière de s'imprégner de ce que ces auteurs nous renvoient de leur position dans le monde. C'est aussi être touchés par leur récit, la force de leur réflexion, de leur regard sur ce qu'ils éprouvent au quotidien, sur la créativité de leur vie face aux claques régulières qui leur sont envoyées.

Le Kasàlà⁸, cette pratique ancestrale de littérature orale africaine, remise à l'honneur par Ngo Semsara Kabuta, professeur émérite en langues et littérature africaines de l'université de Gand, poursuit l'objectif de remettre l'homme debout : « Nous vous invitons à partager un rêve : amener l'humain, par-delà

1. Chroniques du No job land. Douze témoins en quête d'emploi, Laurence Delperdange, Photos Christophe Smets, Equipes Populaires, PAC, 2013

2. Voir www.histoires-digitales.be Site dédié aux ateliers de création d'histoires digitales menés par Les Equipes Populaires. Les histoires digitales sont de courtes vidéos associant commentaire personnel et illustrations et mis en musique. Voir aussi Facebook : Comm'une histoire

3. Les stéréotypes : une réalité omniprésente et pourtant maléfique, Ginette Herman, intervention lors de la Journée d'études des Equipes Populaires, 28-2-2015

4. *En découdre avec les préjugés*, cahier d'animation n°16 : 8 animations sur les stéréotypes, les préjugés et les discriminations, Les Equipes Populaires, 2016

5. Les molécules de l'identité, un modèle d'animations qui permet d'aborder les concepts d'identité, de discriminations, préjugés, stéréotypes à partir de la manière dont nous construisons chacun notre identité. Ce.R.A.I.C. asbl (Centre Régional d'Intégration). www.ceraic.be

6. Rendons notre commune hospitalière une action de mobilisation qui invite les citoyens à se mobiliser pour interpeller leur commune en vue d'améliorer l'accueil des personnes migrantes. www.communehospitaliere.be

7. James Baldwin, *La prochaine fois, le feu*, réédition Folio, 2018, avec une préface de Christiane Taubira (1^{re} édition Gallimard, 1963)

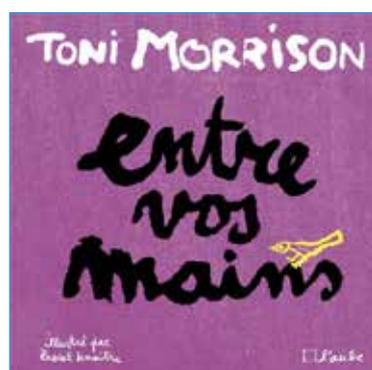
8. *Le kasàlà pour faire l'éloge de nous*, une interview de Jean Kabuta par Laurence Delperdange, in *Contrastes* n°203, mars-avril 2021

DES AUTEURS ÉCLAIRANTS

La prochaine fois, le feu, James Baldwin. Réédition Folio, 2018. Avec une préface de Christiane Taubira. (1ère édition Gallimard, 1963)

James Baldwin est né en 1924 dans un quartier de Harlem à New York. Il quitte Harlem dans les années quarante et travaille comme ouvrier, aide cuisine... En 1948, il s'installe à Paris et écrit son premier roman « Les élus du Seigneur ». Il est l'auteur de romans, de poésies, de nouvelles, de théâtre et d'essais. « *Ses essais, rassemblés dans Chronique d'un pays natal (1955), explorent les non-dits et les tensions sous-jacentes autour des distinctions raciales, sexuelles et de classe au sein des sociétés occidentales, en particulier dans l'Amérique du milieu du XX^e siècle. Ses romans et pièces de théâtre transposent quant à eux vers la fiction des dilemmes personnels, questionnant les pressions sociales et psychologiques complexes qui entravent non seulement l'intégration des personnes noires, mais aussi des hommes gays ou bisexuels. Il dépeint également les obstacles intériorisés qui empêchent de telles quêtes d'acceptation. Il est considéré comme l'un des plus grands écrivains américains de sa génération.* » (Wikipédia)

Dans la lettre à son neveu, en première partie de l'ouvrage, Baldwin écrit : « *Tu es né dans une société qui affirmait avec une précision brutale et de toutes les façons possibles que tu étais une quantité humaine absolument négligeable. On n'attendait pas de toi que tu aspirés à l'excellence. On attendait de toi que tu pactises avec la médiocrité.* »



Entre vos mains, Toni Morrison, Illustrations de Pascal Lemaître, Editions de l'aube, 2018.

Prix Nobel de littérature en 1993, Toni Morrison est née en 1931 dans une famille d'ouvriers afro-américains de l'Ohio. Elle est l'auteure de nombreux romans. « *Le langage de l'oppression représente bien plus que la violence ; il est la violence elle-même ; il représente bien plus que les limites de la connaissance ; il limite la connaissance elle-même* », dénonçait Toni Morrison en 1993, lors de son discours de réception du prestigieux prix suédois. *Home*, son dixième livre, paru en 2012, décrivait l'Amérique coupée en deux des années 1950. Dans une interview, parlant de littérature, Toni Morrison questionnait : « *Serai-je autorisée, enfin, à écrire sur des Noirs sans avoir à dire qu'ils sont Noirs, comme les Blancs écrivent sur les Blancs ? Serai-je débarrassée, enfin, de ces comparaisons insensées entre plusieurs livres sans aucun rapport entre eux, sauf d'avoir un auteur noir qu'on rassemble dans une même recension pour conclure : "Celui-ci est le meilleur, parce qu'il propose la vision la plus réaliste des Noirs américains."* »

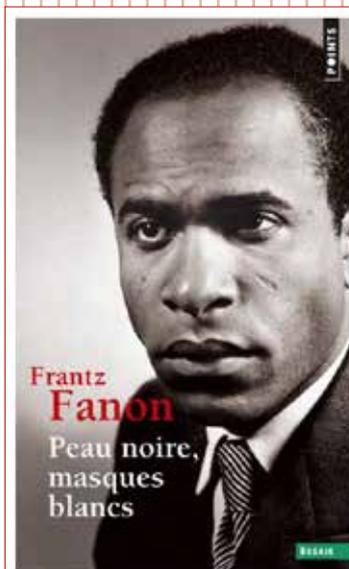
« *Serai-je autorisée, enfin, à écrire sur des Noirs sans avoir à dire qu'ils sont Noirs, comme les Blancs écrivent sur les Blancs ? Serai-je débarrassée, enfin, de ces comparaisons insensées entre plusieurs livres sans aucun rapport entre eux, sauf d'avoir un auteur noir qu'on rassemble dans une même recension pour conclure : "Celui-ci est le meilleur, parce qu'il propose la vision la plus réaliste des Noirs américains."* »

Peau noire, masques blancs, Frantz Fanon, Editions du Seuil, 1952.

Frantz Fanon est né en 1925 à Fort-de-France. Il étudie la médecine, la philosophie et la psychologie en France. Il devient médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Blida en Algérie. *Peau noire, masques blancs* est un essai de compréhension du rapport Noir-Blanc. Son essai débute par le chapitre « Le noir et le langage ». Il y explique que « *le noir à deux dimensions. L'une avec son congénère, l'autre avec le blanc* ». L'auteur explique qu'il faut choisir l'action à l'égard de la véritable source conflictuelle : les structures sociales. « *En aucune façon je ne dois tirer du passé des peuples de couleur ma vocation originelle.* » Il parle plutôt d'un engagement envers soi-même et envers son prochain à combattre de toute son existence, de toute sa force pour que plus jamais il n'y ait sur la terre, de peuples asservis. « *Je me découvre un jour dans le monde et je me reconnais un seul droit : celui d'exiger de l'autre un comportement humain.* »

Frantz Fanon meurt à New York en 1961 après avoir publié deux autres ouvrages consacrés à la révolution algérienne et à la décolonisation.

James Baldwin
La prochaine fois,
le feu



Abdulrazak Gurnah, nouveau prix Nobel de littérature :

Les réfugiés d'Afrique « ne viennent pas les mains vides »



Le prix Nobel de littérature 2021 a été attribué le 7 octobre au romancier tanzanien Abdulrazak Gurnah. Né en 1948 sur l'île de Zanzibar, Abdulrazak Gurnah est arrivé au Royaume-Uni en tant que réfugié à la fin des années 1960. Il est l'auteur de dix romans, dont *Paradise* (1994) et *Près de la mer* (2001). Il a été récompensé pour sa

narration « empathique et sans compromis des effets du colonialisme et du destin des réfugiés pris entre les cultures et les continents », selon le jury. Son œuvre s'éloigne des « descriptions stéréotypiques et ouvre notre regard à une Afrique de l'Est diverse culturellement qui est mal connue dans de nombreuses parties du monde ».

Abdulrazak Gurnah a appelé l'Europe à voir l'arrivée des réfugiés venus d'Afrique comme une richesse. « Beaucoup de ces gens qui viennent, viennent par nécessité, et aussi franchement parce qu'ils ont quelque chose à donner. Ils ne viennent pas les mains vides », a affirmé l'écrivain dans une interview à la Fondation Nobel, appelant à changer de regard sur « des gens talentueux et pleins d'énergie ».

Ce prix est une surprise et de nombreux critiques et éditeurs ont confessé qu'ils ne connaissaient pas l'écrivain, absent de la liste des pronostics, même comme simple outsider. Quand l'Académie suédoise a appelé, « j'ai cru à une blague », a même confié Abdulrazak Gurnah. Il est le premier auteur noir africain à recevoir la plus prestigieuse des récompenses littéraires depuis le Nigérian Soyinka, en 1986. Parmi les 118 lauréats en littérature depuis la création des prix, 95, soit plus de 80 % sont des Européens ou des Nord-Américains. Ils sont 102 hommes au palmarès pour 16 femmes.

Source : *Le Monde* (avec AFP),
extrait du communiqué publié le 7 octobre 2021

On a tous un ami noir

L'auteur part du constat que le discours est souvent polarisé, binaire : on est pour ou on est contre les migrations. Il fait un parallèle avec internet. Plus personne n'aurait l'idée aujourd'hui de faire un débat « Pour ou contre internet ? ». Internet fait partie de nos vies et il faut apprendre à vivre avec. Pourquoi ne peut-on pas partir du même principe pour les migrations ? Car qu'on le veuille ou non, les migrations

ont toujours existé et existeront toujours. C'est le propre de l'homme. Les migrations sont une caractéristique structurelle de nos sociétés et il faut donc faire « avec ». Et on peut sans aucun doute faire beaucoup mieux que maintenant. De manière tout à fait accessible, le livre déconstruit de nombreux préjugés, aborde sans tabous les sujets qui fâchent, rappelle les bases de la « non-politique » européenne en la matière et alerte sur l'urgence de changer de paradigme et de développer un réel projet politique constructif autour des migrations. A mettre entre toutes les mains. *On a tous un ami noir. Pour en finir avec les polémiques stériles sur les migrations*, François Gemenne, Editions Fayard



Etre blanc.he : le confort de l'ignorance



Cette étude rédigée en 2019 par l'association *BePax* ouvre son introduction par la question « C'est quoi être blanc.he aujourd'hui ? ». Question que la plupart d'entre nous ne s'est sans doute jamais posée. Car c'est très certainement le premier privilège des

blancs, celui de ne pas avoir à s'interroger sur ce que signifie être blanc.he. Cette étude vise à bousculer, changer d'angle de vue, à remettre en question nos perceptions du racisme et à interroger la conscience de notre blancheur. La blancheur, qu'on le veuille ou non, structure toutes nos relations sociales, professionnelles, notre rapport au monde, notre vie quotidienne. « *Etre blanc, ce n'est pas une question de couleur : c'est une manière de s'orienter dans le monde social et d'y être situé* » Magali Besson. *Etre blanc.he : le confort de l'ignorance. Racisme et identités blanches*, Nicolas Rousseau, éditions BePax

Plus de références bibliographiques sur le site du CIEP :

https://ciep.be/images/Campagnes/2021-Campagne/GuideAnimateur/Carnet_ressource_RACISME.pdf



ISI informatique



Wallonie



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

